

... les chiens aboient,
la caravane passe...

Deuxième Série. - 1914. - N° 2

(An 13.454 de la première
éclipse reconnue)

les Réfractaires

(ex-*l'Ère nouvelle*, recueil mensuel d'idées, de faits, de commentaires)

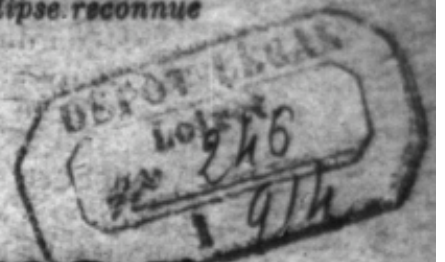
SOMMAIRE du 11-12^e fascicule

169. Du haut de ma tour d'ivoire. E. ARMAND.
174. Les Mammouths EMILE BERGERAT.
175. Raison et fantaisie FRANCIS VERGAS.
176. Un mot. E. ARMAND.
177. Anarchisme: communiste ou
individualiste? L'un et
l'autre. MAX NETTLAU.
183. Poème à la Nature. GEORGES SANTAYANA.
184. Amoral. E. ARMAND.
185. L'Espèce et l'Individu. W. W. LEISENRING.
191. A ne rien faire E. ARMAND.
192. Mère l'Huitre CHARLOTTE P. GILMAN.
195. La Révolte des Déguenillés ADOLF WOLFF.
196. Le portrait de Dorian Gray (2) ROBERT DELON.
200. Ballade pluvieuse EUG. BIZEAU.

Couverture: Pour faire réfléchir (JOHN HENRY MACKAY). — Les
livres (E. A.) — Entre Nous. — Avis et Communications, etc.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :
à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), ORLÉANS

Prix de l'abonnement pour un an : 2 fr. (par recouvrem^t 2,35)
Extérieur (U. P. U.) : 2 fr.50. Un fascicule 0 fr. 20 (Ext^r 0 fr. 25)



Pour faire réfléchir. — ... *L'État déperissant, l'individu se fortifie. Il échappe aux lisières du paternalisme, il prend assez de vigueur pour avoir l'énergie de vouloir et d'agir, il entend user du droit que possède chacun de disposer librement de soi-même et en use pour supprimer tous les privilèges dont rien ne reste qu'un morceau de vieux papiers sans valeur, il reprend les terres incultes de ceux qui possèdent et les donne à ceux qui les fécondent et les occupent, les terres s'amendent et nourrissent abondamment les générations délivrées. Le capital ne peut plus s'engraisser du travail d'autrui, il se voit contraint de manger son propre fonds : le père en vivra, c'est probable, le fils en vivra, c'est possible, mais le petit-fils sera dans la nécessité de renoncer à la gloire des ancêtres et de se mettre à l'œuvre s'il ne veut mourir de faim. Car la disparition des privilèges entraîne forcément ceci : le devoir pour chacun de prendre la responsabilité de soi-même.*

Serait-elle à elle seule un fardeau plus lourd que les mille obligations envers le prochain imposées par l'État aux citoyens, par l'Église aux fidèles, par la morale aux honnêtes gens?

Le XX^e siècle a déposé le " Père Éternel " ; il ne croit plus dans l'assistance divine. Les fils du XX^e siècle seront seuls les véritables athées ; doutant déjà de l'omnipotence céleste, ils devront appliquer tout leur discernement à la justification de toute autorité humaine. Ils auront conscience de leur propre dignité et loin de mettre leur orgueil comme autrefois dans la soumission, le dévouement et l'abnégation, ils reconnaîtront qu'ordonner est une usurpation, obéir une renonciation, l'un comme l'autre une flétrissure volontaire dont se garde l'homme libre.

John-Henry MACKAY.

Entre nous. Les *Réfractaires* ont eu aussi, depuis qu'a paru le récent fascicule, leur « grand événement », ce n'est rien autre que la matinée du 5 avril, dans la salle de l'Université Populaire, 157, faubourg Saint-Antoine. Auditoire assez important. Résultat financier médiocre, peut-être, mais ce qui a été dit a fait certainement réfléchir, et c'est cela qui importe le plus. Le lendemain de cette matinée, une réunion organisée par les " Libres Entretien " montrait, par le nombre de ceux qui y assistaient, que les efforts faits par les anarchistes individualistes ne demeureraient pas vains.

Encore une fois, « la visite que je me proposais de faire aux amis et sympathisants se trouvant entre Orléans et Tours est remise », mais voici le beau temps qui revient et les routes deviennent accessibles aux bicyclettes. Après ce petit voyage, dont ceux qu'il concerne seront avisés en temps utile, j'espère pouvoir me rendre dans le Nord et y demeurer un peu de temps. Ce sera ensuite dans l'Est, puis vers la Normandie, ou *vice versa*. Mais l'homme propose et, hélas, les circonstances disposent trop souvent.

Pour répondre à certains de nos amis, l'abonnement est à l'année et non plus aux dix exemplaires.

Je compte qu'avec le fascicule qui suivra celui-ci, il me sera possible de donner deux pages de plus ou à peu près.

Merci aux amis qui ont fait un effort particulier depuis la parution du dernier fascicule.

Girard. — Il me reste exactement 3 collections reliées de l'*Ère Nouvelle* (fascicules 46 à 56) et 2 collections brochées de... *Hors du Troupeau*... J'ai retrouvé encore un très ancien numéro de l'*Ère Nouvelle* (n° 2) que je vous céderai au prix de 5 fr. F. A.

Un de nos amis, jeune encore, sérieux, militant depuis des années, désirerait faire connaissance d'une compagne, idées semblables.

S'adresser en toute discrétion à W. M. F., aux bureaux des " Réfractaires ".

Reçu du 1^{er} janvier au 31 mars :

Abonnements. — 1620, Paris-XX^e. 1587, Avignon, 1633, Saint-Julien. 2156, Samokou. 2157, Hibbing. 2152, Denain. 2142, Saint-Ay. 2134, 2135, 2149, 2146, Paris-Central, 1569, Raphaël. 2151, Belfort. 1579, 2148, Paris-XVII^e. 2158, Manchester. 1767, 1970, 1965, Paris-XVIII^e. 2130, Massiac. 2153, Nancy. 2155, Tuchan. 2161, Limoges. 1628, Lorient. 2162, Tours. 1774, Orléans. 2163, Cette. 1723, Genève-Servette. 1675, Le Havre. 1739, Nice. 1707, Paris-X^e. 1654, Sofia. 2159, Santa Barbara. 2165, Sérézin. 2164, Deville. 1598, Londres. 2160, Londres. 2133, Gennevilliers. 1683, Orléans,

**Avis
-et
communications.**

PARIS. — " *Les Réfractaires* ",
Local de l'Université Populaire
157, Faubourg St. Antoine (Petite
salle, au 1^{er} étage). Réunion du
groupe les deuxième et quatrième

mardis de chaque mois :

12 mai : Comment devient-on criminel ?

26 mai : Le Bonheur.

9 juin : Ce qui se passe.

23 juin : Sans point d'arrivée.

LIBRES ENTRETIENS : même lieu, les mardis où ne se réu-
nit pas le groupe des « Réfractaires. »

ORLÉANS. — Les camarades s'intéressant à notre travail se
réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, à notre bureau.

Les abonnés à l'essai dont la bande porte la mention : *notre
abonnement échoit avec ce fascicule* doivent, — si elles ne
régilent pas dans la huitaine — s'attendre à recevoir par la
poste une quittance de recouvrement laquelle, à cause des
frais, sera majorée de 0 fr. 35 ; et il n'y a là rien de ma faute.

Nous faisons précéder d'un numéro sur la bande le nom des
personnes en règle pour leur abonnement. Avis à ceux qui ne
le sont point.

Avis

Important

Nous expédions chaque fois
que paraissent *les Réfractaires*
un certain nombre d'exemplaires
à titre de *spécimens*. Nous prions
instamment les personnes auxquelles notre
recueil ne conviendrait pas de nous la ren-
voyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien
de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de
le remettre au facteur sans déchirer la bande
et sans affranchir.

Nous rappelons à nos amis qu'envoyer directement leur
abonnement nous épargne les ennuis inséparables des for-
malités de recouvrement et leur évite les 0 fr. 45 de frais
qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achévé d'imprimer le 20 avril 1914 à 2.150 exemplaires



La couverture est composée et le tout est imposé et
tiré par l'Imprimerie Ouvrière, Orléans

Le gérant : R.-C. HUREAU.

R. Hureau

“ LES RÉFRACTAIRES ”

2^e série. — 11-12^{me} fascicule. — 1914. — Février-mars.

RIEN de plus écœurant que ces cocoricos d'esclaves — comme le sont la plupart des hommes — en vue d'obtenir leur liberté; et la confusion flagrante qu'ils établissent entre la liberté et un parchemin tel qu'une Déclaration d'indépendance ou le droit de vote pour des gens qui n'ont jamais osé penser ni agir.

Ralph Waldo EMERSON

Du haut de ma tour d'ivoire :

La revanche des „bandits tragiques” Il paraît que requérant du haut de sa chaire contre les “bandits tragiques” M. Fabre avait grand air. Drapé dans sa robe couleur de sang, le visage sévère, le verbe virulent, le geste aigu, il incarnait orgueilleusement la vindicte justicière. Sur leurs bancs, incapables de riposter, écrasés par le poids de l'appareil que la Société met en action contre ceux dont elle veut se défaire, les accusés subissaient, impuissants, les assauts du Pourvoyeur d'Echafaud. M. Fabre représentait l'Honnêteté, la Loyauté, la Probité, la vie régulière et laborieuse, le livret de Caisse d'Epargne, le pain gagné à la sueur d'un front d'exploité, — bref tout ce que les bourgeois proclament des lèvres comme des vertus civiques. Beau parleur, le vengeur du Milieu un moment terrorisé obtint

facilement gain de cause. Plusieurs têtes tombèrent; et l'enfer du bagne et l'abîme de la réclusion fermèrent leurs portes sur quelques malchanceux. Puis, le rideau descendit sur ce moment de l'histoire des hommes et M. Fabre continua à requérir. . .

Patatras ! grand effondrement. Un beau jour, nous apprenons que cet impeccable mandataire d'une société avide de représailles n'est qu'un instrument docile aux mains du Pouvoir. Ce contempteur de la ruse ment. Ce flétrisseur de la lâcheté use et mésuse de petits papiers. Pouah!

Le tort d'un Bonnot, d'un Callemin, d'un Garnier, &c., c'est, comme dirait M. Caillaux, de ne pas avoir eu „la manière”. Bandits de la finance, ils eussent pu soulager de leurs économies les employés à 150 francs par mois, les garçons de banque, détrousser les marchandes de quatre saisons et les petits épiciers. Pour perpétrer ou poursuivre leurs exploits, inutile d'arrêter, browning au poing, une automobile roulant en forêt. Journalistes véreux et ministres intègres se fussent entremis pour les aider à “rouler” la magistrature, debout ou assise. Au pis aller, après avoir ruiné, dépouillé, brisé maint avenir, acculé à force suicides, — ils s'en fussent “tirés” avec deux ou trois années d'emprisonnement, probablement jamais accomplies.

Malheureusement pour eux, ceux qu'on a appelé les bandits tragiques n'avaient pas, je le réitère, la manière. On peut considérer leur activité comme une erreur néfaste, insister sur leur énergie inutile, se désolidariser de leur illégalisme paroxyste. On ne peut leur opposer de s'être conduits comme des arrivistes ou des flagor-

neurs — de s'être ravalés, par exemple, au rôle joué par les grands Protecteurs d'un ensemble social au ban duquel ils s'étaient volontairement et audacieusement situés. Sur ce terrain purement moral, même toutes réserves faites, ces bandits apparaissent encore „supérieurs” à ces honnêtes gens. Et c'est là leur revanche.

Nos réalisations

ON reproche à l'anarchisme individualiste une allure vague, une

attitude un peu dépourvue de netteté, un manque de possibilités immédiates de réalisations. Bien que ce reproche se trouve généralement dans la bouche de personnes ne connaissant nos idées que par ouï dire, il contient cependant une apparence de raison en ce sens que la conception anarchiste individualiste laisse à chacun la faculté, dans la pratique, d'interpréter pour soi et quant à soi la théorie. Une fois admis le principe de la négation de l'autorité du milieu ou de l'homme sur l'homme ou de l'exploitation de l'homme par l'homme ou le milieu, à chacun de vivre comme il l'entend son existence de négateur, d'insoumis, de réfractaire individuel. S'il est vrai que ce point de vue soit difficile à goûter par des gens habitués à ne jamais se diriger par eux-mêmes, il n'est pas moins exact qu'il a permis aux anarchistes individualistes de conquérir des réalisations d'un ordre plus élevé. Ainsi envisagée, notre philosophie a suscité chez certains êtres, — ceux que nous considérons comme nôtres — le désir, le vouloir, le pouvoir donc, d'une existence en réaction contre les coutumes et les réglementations d'un conglomérat social que nous considérons comme nuisibles à l'épanouissement de la vie per-

sonnelle. En tous lieux, des nôtres résistent à l'empiètement du hors-moi sur leur moi et se placent sur la défensive à l'égard de tout ce qui tend à les rendre plus dépendants de l'environnement. Partout, des nôtres nient et combattent l'emprise des dominations et des dominations de toute espèce sur leur développement général, l'ingérence de l'Etat ou de la Majorité ou des Institutions dans les détails de leur activité quotidienne. Oui, sous tous les climats, des anarchistes individualistes, chacun selon ses aptitudes et son tempérament, résistent, luttent, critiquent, nient, objectent, repoussent, se révoltent, — éduquent leur volonté, non à supprimer, mais à *maîtriser* leurs passions et leurs appétits, à les canaliser en vue d'en retirer la plus grande somme de jouissances appréciables.

Et non seulement cela. Sous tous les cieux, des nôtres trouvent une joie, une satisfaction profonde à susciter chez autrui la pensée de se libérer des préjugés et de l'hypocrisie des scrupules conventionnels, l'aspiration à réagir contre tout ce qui opprime, entrave, lie, contraint, astreint, la résolution de se situer sur la défensive à l'égard de tout ce qui menace l'autonomie de l'Individu.

Ne sont-ce pas là des *réalisations* plus évidentes et plus sérieuses que celles offertes par le programme d'une hypothétique société future ?

Individualistes ou communistes ? ON lira ail-

leurs un article de notre ami Max Nettlau. Il y a très longtemps que je suis l'activité intellectuelle de ce penseur réfléchi et documenté, qui ne se rattache pas à notre tendance, mais dont l'indépen-

dance m'a toujours séduit. Se produisant cinq ou six mois avant le Congrès International de Londres, l'intervention de Nettlau exige l'attention. Ceci dit, qu'irions nous faire à Londres? Même animés des meilleures intentions, — même disposés, et sans la moindre arrière pensée à reconnaître que le concept anarchiste peut, économiquement, s'entendre aussi bien au sens communiste qu'au sens individualiste, que sur certains points donc (critique de l'état de choses actuel, résistance aux assauts de l'Etat centralisateur, etc.) on pourrait agir de concert, — ne trouverions-nous pas en face de nous des sectaires qui nous opposeraient, non des idées, mais des polémiques de personnes, non des arguments, mais des jugements sur tels faits ou tels gestes d'ordre privé sur un ton ne le cédant en rien au réquisitoire d'un avocat général? — Ne vaut-il pas mieux rester chacun chez soi et propagander chacun pour son point de vue, en avouant tout simplement que la mentalité de ceux qui s'occupent des questions d'émancipation individuelle ou collective n'est pas assez développée pour leur permettre de comprendre, sinon de respecter en autrui un tempérament et un sens de la vie autres que les leurs?

A un point de vue plus général, si je constate qu'il y a deux façons de situer l'être humain : — la première consistant à l'envisager comme relatif au milieu, comme sous la tutelle de l'ensemble, comme ayant à rendre compte de sa conduite à la société, comme existant pour autrui, faisant d'autrui la mesure de toutes choses ; — la seconde consistant à le considérer comme déterminant du milieu, comme une cellule indépendante dans l'organisme social, comme uniquement comptable

à lui-même de ses faits et gestes, comme mesure de ce qui lui est extérieur — je me demande s'il est possible que ces deux pôles se rejoignent ?

En outre, ceux qui associent le concept anarchiste à la seconde façon, décrite ci dessus, de situer l'être humain — c'est à dire les anarchistes individualistes — ont ils un intérêt positif à œuvrer jamais en commun avec des partisans de l'autre tendance ? N'est-il pas, au contraire, de l'intérêt bien compris des deux tendances qu'elles se concurrencent : qu'elles agissent et réagissent l'une sur l'autre ?

Tels sont les points d'interrogation qu'à première lecture, les lignes de Nettlau ont fait surgir en ma pensée.

E. ARMAND

Les Mammouths.

Vous serez balayés par le vent populaire,
Pasteurs des nations qui mangez vos troupeaux ;
Vos trônes équarris voleront par copeaux
Sous les oliviers morts du dieu patibulaire.

Hommes aux noms perdus pour le vocabulaire,
Plus vains que ces bâtons où tournent des chapeaux
Vos squelettes déjà s'ébauchent sous leurs peaux
Et Cuvier vous réclame à Geoffroy-Saint-Hilaire.

Au glas universel des derniers *Te deums*
J'entends les jours venir où, dans les museums
Et les foires, au son comique des trombones,

Les enfants, partagés par la blague et l'effroi,
Et les doigts dans le nez, iront avec leurs bonnes
Rire de ce Mammouth qu'on appelait : un Roy.

(Comœdia.)

Émile BERGERAT

Raison et Fantaisie.

SE LAISSER conduire
suivant la courbe

de sa fantaisie, voilà ce qu'est vivre harmoniquement et librement. La liberté consiste dans le déterminisme intérieur de l'être ; tout le reste n'est que servitude, obligation, nécessité.

La raison est la connaissance de ces obligations, de ces nécessités ; elle est l'extérieur, le non-moi ; elle est née de l'utile, de l'expérience, de la science. La raison est chose commune, collective ; elle est l'œuvre de la société ; elle est une barrière, une limite ; elle entrave les élans de l'âme.

La raison nous domine et, dans une certaine mesure, je suis obligé d'acter raisonnablement, mais je n'ai pas à m'en enorgueillir, Cela m'abaisse et, sur ces points, démontre tout simplement mon impuissance et ma faiblesse.

Quelle vanité pourrais-je bien tirer de mon obéissance à certaines lois contre lesquelles viennent se briser ma volonté et mon caprice ?

Cependant, une foule de gens se glorifient d'anéantir leur individu devant les raisons d'ordre scientifique ou matériel, Ils étouffent en eux les manifestations du sentiment : l'amour, le désir, la passion, &c. pour se plier méthodiquement à des réglementations : — ou instituées par la science et destinées à assurer leur développement corporel — ou dictées par la crainte de l'avenir.

Ils divinisent la raison qui tient en échec la lave d'élans et d'aspirations qui bouillonne au dedans d'eux. Et ils vouent à l'exécration la voix intime de l'être, individuelle et unique, qui est la seule liberté, la seule volonté, l'expression véritable du MOI.

Cependant, ceux-là même qui ne prétendent agir qu'après analyse et examen, ceux qui ferment l'oreille aux accents de leurs sympathies, de leurs attirances, de leurs émotions, ceux-là trouvent leur joie dans une *sensation* d'auto-domination. Les déchirements que provoque leur soumission volontaire aux règles établies par leur raison sont largement compensés par le sentiment qu'ils éprouvent de se maîtriser eux-mêmes.

D'ailleurs les hommes ne sont pas aussi raisonnables

qu'ils l'imaginent. La raison, qu'à tout moment ils invoquent et croient apercevoir en avant d'eux, guidant leurs pas, se trouve le plus souvent à leur suite, en admiration devant leur initiative. Car ceci est une vérité que la raison sert bien plus à justifier les actes qu'à en déterminer le sens. Aussi tout ce que les hommes accomplissent d'injuste, d'illogique, d'irrationnel (c'est à dire d'inhérent à leur nature), ils le qualifient de raisonnable.

De guide, la raison se transforme en un masque qui pare ce que personne ne saurait souffrir de contempler nue : la nature humaine.

Francis VERGAS

Un mot.

UN mot, un simple mot n'a guère d'importance...
Pourtant, lorsque ce mot provient d'un être cher,
Que la plume pour guide eut le cerveau qui pense,
A le lire on sent bien s'il est doux ou amer.

Un mot peut déchirer le cœur lorsqu'il est rude.
S'il est affectueux, il peut rendre la paix,
Apaiser le tourment, calmer l'inquiétude.
Sur sa route un mot sème ou douleur ou regret.

Quand la main qui le trace est une main qu'on aime,
Un simple mot suffit pour vous remplir d'espoir
Ou vous précipiter au fond d'un gouffre noir,

D'un abîme de doute. Ou cantique ou blasphème,
Un mot peut vous abattre ou vous dresser debout.
Selon qui vous l'envoie, un seul mot dit beaucoup.

E. ARMAND

Mon ami, le prêtre se cache sous toutes sortes de déguise-
et nous sommes toujours en danger qu'il nous attaque :
en religion, en philosophie, en science, même en art.

Gerhart HAUPTMANN

Anarchisme :
Communiste ou Individualiste?
L'un et l'autre.

L'ANARCHISME n'est plus dans son enfance et l'heure peut être venue

de nous demander les raisons pour lesquelles — malgré toute l'énergie apportée à sa propagande — il ne se répand pas avec plus de rapidité. Même là où l'activité locale est des plus intense, les résultats obtenus sont très limités. Et il est nombre de milieux que la propagande anarchiste n'a pas atteints. En discutant ce point, j'entends laisser de côté la question du syndicalisme ; le fait est qu'il a accaparé tellement de l'activité et de la sympathie des anarchistes qu'on ne peut le considérer comme favorisant les progrès de leur cause — ceci dit abstraction faite de ses autres mérites. Je ne viens pas essayer non plus de rééditer ce que j'ai proposé pour accroître l'activité des anarchistes. Mes conseils n'ayant pas été suivis, on ne peut leur reprocher, en tout cas, d'avoir entravé la marche de nos idées.

Je m'en tiendrai donc uniquement aux théories anarchistes. Or, depuis longtemps, j'ai été frappé par le contraste existant entre la largeur des buts de l'Anarchisme — la plus grande réalisation possible de liberté et de bien être pour tous — et l'étroitesse du programme économique de l'Anarchisme individualiste ou communiste. Je suis très porté à croire que la faiblesse de base économique — exclusivement communiste ou individualiste, selon l'école — faiblesse dont ils ont conscience — empêche les hommes d'avoir pratiquement confiance en l'Anarchisme, dont les aspirations générales apparaissent à un si grand nombre comme un idéal magnifique. Pour ce qui me concerne, je sens bien que si l'un ou l'autre devenait l'unique forme économique d'une société, ni le Communisme ni l'Individualisme ne réaliseraient la liberté, car, pour se manifester, celle-ci exige un choix de moyens, une pluralité de possibilités. Je

n'ignore pas que les Communistes, quand on insiste, affirment qu'ils ne poseront jamais d'obstacles aux Individualistes désirant vivre à leur manière sans créer de nouvelles autorités ou de monopoles nouveaux. Et vice versa. Mais cette affirmation ne se fait jamais franchement, amicalement — les deux écoles étant trop bien persuadées que la liberté n'est possible qu'à condition que se réalise *leur* plan. J'admets volontiers qu'il y a des Communistes et des Individualistes auxquels leurs doctrines respectives, et celles-là seulement, procurent une satisfaction absolue et une solution à tous les problèmes (à ce qu'ils disent); ceux-là, bien entendu, ne laisseront pas ébranler leur fidélité à un idéal économique unique. Qu'ils ne considèrent pas les autres ou comme calqués sur leur patron et prêts à se rallier à leurs vues, ou comme d'irréconciliables adversaires, indignes d'aucune sympathie! Qu'ils jettent donc un coup d'œil sur la vie réelle, supportable uniquement parce qu'elle est variée et différenciée, en dépit de toute uniformité officielle.

Tous, nous apercevons les survivances du communisme primitif dans les aspects multiples de la solidarité actuelle, solidarité d'où il est possible que surgissent, évoluent les formes nouvelles d'un communisme futur, — et cela, sous les griffes de l'Individualisme capitaliste dominant. Mais ce misérable individualisme bourgeois, s'il crée l'aspiration à une solidarité menant au communisme, crée aussi l'aspiration à un individualisme vrai, libre, désintéressé, où la liberté d'action ne servira plus à l'écrasement des faibles ou à la création des Monopoles.

Le Communisme ne disparaîtra pas plus que l'Individualisme. Si, par quelque action de masse, les fondations d'un Communisme grossier s'établissaient, l'Individualisme s'affirmerait toujours plus pour s'y opposer. Chaque fois que prévaudra un système uniforme, les anarchistes, s'ils ont leurs idées à cœur, se situeront en marge. Ils ne se résigneront jamais au rôle de partisans fossilisés d'un régime, fût-ce ce-

lui du Communisme le plus pur. Mais les anarchistes seront-ils toujours mécontents, toujours en état de lutte, jamais tranquilles? — Ils pourront se mouvoir à l'aise dans un milieu où toutes les possibilités économiques trouveraient pleine occasion de se développer. Leur énergie pourrait alors se consacrer à une émulation paisible et non plus à une bataille et à une démolition continuelles. Ce désirable état de choses pourrait se préparer dès maintenant s'il était loyalement admis entre anarchistes qu'Individualisme et Communisme sont également importants et permanents, et que l'exclusive prédominance de l'un d'entre eux serait le plus grand malheur qui puisse échoir à l'humanité.

De l'isolement, nous cherchons un refuge dans la solidarité. D'une société trop nombreuse, nous cherchons un refuge dans l'isolement: la solidarité et l'isolement nous sont, au moment convenable, délivrance et reconfortant. Toute vie humaine vibre entre ces deux pôles dans une variété infinie d'oscillations.

Permettez-moi de me supposer dans une société libre. J'aurai certainement des occupations diverses, manuelles ou intellectuelles, exigeant de la force ou de l'habileté. Ce serait fort monotone si les trois ou quatre groupes auxquels je m'associerai librement (car j'espère qu'il n'y aura plus de syndicats) étaient organisés exactement de la même façon. Je pense que c'est sous des aspects différents que le communisme s'y manifestera. Ne peut-il arriver que je m'en fatigue et que j'éprouve le désir d'une période d'isolement relatif — d'individualisme? Je me tournerai alors vers l'une des nombreuses formes d'Individualisme à "échange égal". Peut-être se rattacherait-on à telle forme dans sa jeunesse et à telle autre dans son âge mûr. Les producteurs moyens pourront continuer à travailler dans leurs groupes; les producteurs plus habiles pourront perdre patience et vouloir ne plus travailler en compagnie de commençants, — à moins qu'un tempérament très altruiste leur fasse

trouver du plaisir à œuvrer comme instituteurs ou conseillers des plus jeunes. Pour ma part, je présume que, pour commencer, je ferai du communisme avec mes amis et de l'individualisme avec les étrangers et c'est d'après mes expériences que je réglerai ma vie ultérieure.

Faculté de passer facilement et librement d'une variété de communisme à une autre, puis à n'importe quelle variété de l'individualisme — tels seraient le trait essentiel, la caractéristique d'une société réellement libre. Et si un groupe d'hommes tentaient de s'y opposer, essayaient de faire prédominer un système particulier, ils seraient aussi âprement combattus que le régime actuel l'est par les révolutionnaires.

Pourquoi, dans ce cas, partager l'anarchisme en deux camps hostiles: communiste et individualiste? J'en rends responsable l'élément d'imperfection inhérent à la nature humaine. Il est absolument naturel que le Communisme plaise davantage à ceux-ci et que l'Individualisme plaise davantage à ceux-là. Partant de là, chaque camp a développé ses hypothèses économiques avec beaucoup d'ardeur et une conviction acharnée; puis, stimulé par l'opposition du camp d'en face, en est venu à considérer son hypothèse comme la solution *unique* et à y demeurer fermement attaché en face de toutes les objections. De là vient que les théories individualistes après un siècle, les théories communistes ou collectivistes après un demi-siècle environ, ont assumé une fixité, une certitude, une permanence apparentes qu'ils n'auraient jamais dû atteindre, car la stagnation — voilà le mot — est le tombeau du progrès. C'est à peine si un effort a été tenté pour concilier les différences d'école. Les deux tendances ont donc eu toute latitude pour croître et embellir, pour se généraliser!

Et tout cela avec quel résultat? Aucune des deux tendances n'a pu vaincre l'autre. Partout où se rencontrent des communistes, de leur milieu surgissent des individualistes; et jusqu'ici nulle vague indivi-

dualiste n'a réussi à submerger la forteresse communiste. Tandis que l'aversion ou l'inimitié règnent entre des êtres tellement rapprochés les uns des autres intellectuellement, nous voyons le Communisme anarchiste s'effacer devant le syndicalisme, ne redoutant plus de se compromettre en plus ou moins acceptant la solution syndicaliste comme un stade intermédiaire presque inévitable. D'autre part, nous voyons les individualistes retomber dans les errements bourgeois ou presque.

Et cela alors que les méfaits de l'autorité et l'accroissement des empiétements de l'État n'ont jamais fourni occasion plus propice et sphère d'action plus vaste à une propagande foncièrement anarchiste et pure de tout alliage.

Les choses en sont venues à un point tel qu'au Congrès anarchiste communiste français, tenu à Paris l'année dernière, on a délibérément stimagisé l'Individualisme et on l'a banni de l'Anarchisme par une résolution formelle. Si jamais un Congrès anarchiste international se tenait sur ces bases, faisant sienne semblable attitude, je dirais adieu à toutes les espérances placées en cette espèce d'anarchisme sectaire.

Je ne prétends pas combattre — que ceci soit bien entendu — ni le Communisme ni l'Individualisme. Pour ma part, je vois beaucoup de bien dans le Communisme, mais c'est l'idée de le voir généraliser qui me fait protester. Il ne me sied pas de lier d'avance mon avenir, à plus forte raison l'avenir d'un autre. La question, pour ce qui me concerne personnellement, reste à résoudre ; l'expérience montrera celles des solutions extrêmes et celles des solutions intermédiaires, si nombreuses, qui s'adapteront le mieux à chaque circonstance et à chaque moment. L'Anarchisme m'est trop cher pour que je veuille le voir dépendre d'une hypothèse économique, si plausible soit-elle actuellement. Jamais les formules uniques ne nous satisferont et si chacun est libre de posséder et de propager ses idées de prédilection, c'est à con-

dition qu'il comprenne qu'il ne peut les répandre qu'à titre de simple hypothèse. Or, chacun sait que les littératures anarchiste communiste et anarchiste individualiste sont loin de se tenir dans ces limites. Tous nous avons fauté sous ce rapport.

Dans les lignes ci-dessus, je me suis servi des termes „communiste” et „individualiste” dans un sens général, désirant montrer la nocivité et l'inutilité d'une exclusivité séparatrice. Si des individualistes ont fait ou dit des absurdités (les communistes sont-ils impeccables?), les étaler ne saurait me réfuter. Mon désir est de voir ceux qui se révoltent contre les agissements de l'Autorité œuvrer sur un plan d'entente générale au lieu de se fractionner en petites chapelles, cela parce que chacune est sûre de posséder une solution économique *exacte* du problème social.

Pour combattre l'autorité qui domine dans le système capitaliste actuel ou qui dominera en régime socialiste ou syndicaliste, ou dans les deux ou dans les trois associés, un immense mouvement, vraiment anarchiste de sentiment, est absolument indispensable et cela bien avant que se pose la question des remèdes économiques. Qu'on le reconnaisse donc et il s'ensuivra la création d'une vaste sphère de solidarité. Le Communisme en bénéficiera et son éclat sera tout autre que celui dont il brille actuellement devant le monde, empruntant sa clarté aux rayons de l'activité de la masse syndicaliste, alors que sa propre lumière, comme celle d'une étoile qui s'éteint, vacille et pâlit graduellement.

Max NETTLAU

LE tempérament de l'homme est ainsi fait que longtemps après qu'il a découvert l'inexactitude des idées dominant autour de lui, il refuse encore de prendre la peine de s'émanciper ouvertement de leur joug. Contraint par la force des circonstances, il devient un hypocrite, applaudissant en public ce qu'il réprouve en secret.

J. W. DRAPER

Poème à la Nature.

MON cœur se rebelle contre ma génération qui parle de liberté, et demeure esclave de l'argent ; génération qui, accablée sous l'ignoble faix de chaque jour, se glorifie d'un lendemain . . . hypothétique !

Pas un instant consacré au repos de midi ou aux veilles de minuit ; pas une minute réservée pour goûter la pure joie de respirer en plein air. Misérables, les hommes accumulent pour se rendre heureux plus tard !

O Nature, mère silencieuse, sage immortelle, qui te ris de notre peine, bannis, ô divine, cette vanité ; et à ton adorateur donne le nécessaire :

Un cœur trempé, noblement calme, hostile au mal ; la brise à respirer, la mer, la montagne ; un ami doux et bien né, un frère de son âme qui ne le délaisse point.

Que gagnerez-vous, ô chercheurs, avec vos angoisses ; quelle immense Babel élèverez-vous sur vos épaules ?

Vous multipliez les souffrances et certainement vos enfants vous maudiront. Laissez-leur donc des dieux plus beaux et familiers, des vergers et des temples, et un cœur plus libre.

Pouvons-nous trouver une meilleure consolation ou un plus grand avantage dans notre vie que d'exister, rassasiés par la vérité de la Nature, nous nourrissant de sa bonté et de sa magnificence, et transmettant son flambeau d'allégresse aux âges qui nous suivent.

Elle ne nous a pas faits comme ses autres enfants, bêtes fauves des solitudes ou insectes de l'été, simplement pour peupler ses vastes domaines, nous reproduire et périr aussitôt.

Elle nous a aussi créés pour que nous puissions, demi-conscients, adorer l'immortelle splendeur de la vision qui la hante : apprendre à aimer dans toutes les choses mortelles ce qui est éternel.

Georges SANTAYANA

“ Amoral ”.

TU ADMETS, ô Prospêtès, que, par le verbe et par la plume, je fasse profession d'amoralité. Que je me décrive comme un être ayant rompu avec la morale officielle ou la morale officieuse. Un être s'insouciant des règles de conduite dictées du dehors et les remplaçant par une manière de se conduire adéquate tout simplement à son tempérament et à son sens de la vie. Un être froissant volontiers les sentiments respectables et heurtant inévitablement les convictions respectées. Tu approuves que je me dise tout cela et cependant, j'en ai l'assurance intérieure, tu ne peux te résoudre à accepter qu'à mon égard ou à l'égard de ceux qui t'entourent, j'agisse en affranchi du comme il faut ou en libéré du qu'en dira-t-on. L'Hérédité, tapie au plus profond de ton moi, les revenants intellectuels qui hantent les replis de ta pensée t'empêchent de franchir l'ultime fossé qui te sépare encore du Monde à venir. Fantômes effrayants, ils en défendent l'accès. Car c'est en toi et en moi que réside la Cité future. Et là où l'on se tient en deçà du bien et du mal conventionnel, c'est toujours le Monde du passé.

PARCE QUE je prends au sérieux mes idées. Parce que je veux sentir sous mes pas le terrain solide des réalités. Parce que je voudrais être ce que je m'affiche, tu regimbes intimement contre ma franchise, que tu appelles tout bas du cynisme. Tu m'en veux — sois vrai — d'être réel et réaliste. Or, je ne crois en aucun des étalons moraux qu'à l'usage des humbles d'esprit ont édifiés les Charlatans des bonnes mœurs. Et j'agis en conséquence. Je ne respecte aucun des impératifs catégoriques qu'à l'usage des esclaves qui les écoutent dressent les professeurs de morale. Et j'agis en conséquence.

EH BIEN ! Parce que je veux être un amoral de chair et d'os, je prétends avoir droit à ton estime. Parce que je veux me conduire en dédaigneux de la vertu monthyonnesque, je prétends avoir droit à ton appréciation. Ne suis-je pas conséquent et logique ?

Et si tu le reconnais autrement que des lèvres, ô Prospêtès, ce sera peut-être à mon « cynisme » que tu devras ta libération.

E. ARMAND

l'Espèce et l'Individu.

Dans le premier
n° d'un bi-men-
suel anglais,

"*The New Freewoman*", l'éditeur insistait sur la différence qui existe entre l'individu et l'espèce. C'est un problème qui se pose toujours lorsqu'on est parvenu à un certain degré d'évolution ; et, bien que pour quelques esprits ce soit un sujet de pure spéculation, le fait est qu'il apparaît à l'horizon du penseur comme une étoile qui se lèverait dans un firmament de lueurs vieillottes et pâlissantes. Cette idée du "salut" par sa propre individualité est le commencement de la méfiance à l'égard des autorités "extérieures" et ouvre l'ère de la confiance en l'autorité "intérieure". Mais lequel d'entre nous connaît le Guide intérieur, le Guide réel ? Est-ce dans nos aspirations, dans nos besoins personnels qu'on le découvrira ? Mais, somme toute, nous les avons hérités de "l'espèce". L'Egoïste, — selon Miss Marsden, l'éditeur en question — est le Moi qui tient les rênes dans le domaine des désirs et des besoins en variation. Mais la satisfaction de ce Moi est-elle la résultante de ces différentes forces ? Dans l'affirmative, la satisfaction individuelle ne peut se trouver que dans l'exploitation des caractéristiques de l'espèce. Cette satisfaction ne résulte-t-elle pas plutôt de l'orientation et du contrôle, pour ses propres fins, de ces forces, lesquelles autrement vagabonderaient à l'aventure, aspirations et besoins temporaires de l'espèce en général ?

Je maintiens que l'Individu ne peut pas exister à part de l'espèce. Quelque interprétation que nous donnions à ce mot "l'espèce" nous ne pouvons nous éviter de participer à son existence. Nous en sommes les produits, chacun de nous. Que connais-

sons-nous d'autre que ceci: que "l'espèce" existe pour subvenir aux "besoins" des individus? L'espèce est composée d'individus et les individus constituent l'espèce; ils s'élèvent et ils tombent ensemble; dans des limites données, leurs besoins sont réciproques, ils ne sont pas en antagonisme, bien qu'en la mêlée actuelle fasse apparemment rage une lutte gigantesque. Tous les mouvements, tous les efforts accomplis au cours de l'histoire du genre humain en vue de transformer l'état des choses, sont les actions cycliques d'un pendule oscillant entre les «droits» de l'individu et les «droits» de l'espèce. Mais tous ces mouvements ont lieu au sein d'Une Conscience Unique dont la découverte résoudra le paradoxe apparent. Le désordre existant est le fruit de l'effort accompli par des individus dans le but de réaliser pour eux-mêmes une sphère de vie plus ample que le permettent les «conditions» existantes. Mais ceci implique une transformation des conditions de l'espèce, lesquelles, à dire vrai, se transforment, grâce aux individus, à mesure que se déroule l'évolution.

Les individus sont des produits de l'espèce, de son sang, de ses cellules, de ses éléments chimiques, de ses pensées, de ses aspirations. Chacun aspire à être soi-même, et c'est là une caractéristique commune à l'espèce. Si quelqu'un souhaitait être autre chose que lui-même, il jetterait un défi à la nature même des choses. De sorte qu'il est parfaitement vrai de dire que le Centre de l'Univers peut être découvert par chacun en sa propre Individualité, et là uniquement, quelque soit ce centre d'ailleurs. Nous ne pouvons connaître de ce qui nous est étranger; nous ne pouvons rien connaître «en dehors» de nous. Ce que nous savons des autres

hommes et des autres femmes résulte de notre propre expérience. C'est en nous mêmes que nous connaissons « l'espèce » ; elle n'est pas hors de nous. Et ce qui est en notre intérêt est dans l'intérêt de l'espèce, car elle nous a incontestablement produits en vue de faire les affaires du Moi. Une nouvelle espèce surgira lorsque chaque Individu aura réalisé son Moi, — mais ce sera encore une espèce, une espèce aux besoins différents et plus élevés que ceux de la majorité actuelle.

Comment sommes-nous conscients de nos besoins ? Nous trouvons-nous sur un tel pied d'intimité avec le Moi que nos appétits quotidiens concordent avec ses exigences ; est-ce en laissant libre cours aux manifestations de nos égoïsmes que nous découvrirons le Moi, c'est à dire le but de l'humaine évolution ? le résultat aboutirait à perpétuer nos caractéristiques spécifiques, actuellement « inférieures », au détriment des caractéristiques « supérieures ». L'espèce est-elle une âme, une pensée, un corps ? Je crois qu'elle est tout cela à la fois, et les « désirs » de l'âme, de la pensée et du corps devront être unifiés avant que l'individu se réalise pleinement. L'Individu acquiert de l'expérience en se servant de corps procurés par l'espèce. Chacun de nous en a l'occasion parce qu'il s'est trouvé un homme et une femme ayant rempli leur fonction. Qui connaît un être individuel, sinon corporellement ?

Nul individu n'existe qui n'ait recours au principe dualiste qui git à la base de l'univers. Il n'est aucun « centre » de conscience qui se manifeste autrement qu'au moyen des forces négatives et positives inhérentes à toutes les substances jusqu'ici examinées par la science, y compris les gaz les plus subtils. Toute activité procède de l'attraction et de

la répulsion émises par les deux pôles opposés d'une force donnée. Nous ne pouvons connaître de l'existence d'une conscience individuelle à moins qu'elle se soit rendue tangible dans le monde des manifestations. Et pour se faire connaître elle doit faire jouer les courants positif et négatif dont l'interaction maintient la vie.

Toute forme physique est une batterie électrique dont le générateur est invisible. L'Individu qui est en chaque homme ou femme est le générateur. En ce qui le concerne, on ne peut ni le voir ni le sentir, nous ne pouvons le « voir » et le « sentir » que par les manifestations de ses pensées, de ses émotions, de ses désirs, lesquelles manifestations demandent pour se produire qu'il emploie — consciemment ou non — les deux forces électriques.

Pour parler un langage sincère, du point de vue individualiste il ne saurait être question de « mouvement féministe » comme l'écrit Miss Marsden. Si toutes les femmes réalisaient leur Individualité, répudieraient-elles leur sexe et feraient-elles fi d'appartenir à un sexe plutôt qu'à un autre ? Le fait est que, les choses étant ce qu'elles sont, l'espèce est représentée dans le monde physique par des hommes et par des femmes. Les signes physiologiques, sans aucune exception, indiquent que physiquement la femme est « négative » (quand c'est un être naturel) mais intérieurement elle peut être « positive » afin de conserver son existence. Le contraire est vrai de l'homme. L'Individu se manifeste sous la forme d'une femme ou d'un homme, IL ne peut pas se manifester autrement parmi nous, êtres humains.

Si, pour se manifester individuellement, force est de recourir aux deux électricités, ne nous trou-

verons-nous pas en meilleure situation pour mettre le moteur en marche, pour ainsi dire, si nous connaissons la constitution de la machine si nous savons distinguer entre les éléments positifs et négatifs de nos natures, — quand et comment il faut nous en servir, comment il faut les combiner? Il nous est impossible de nous débarrasser du sexe en répudiant le principe fondamental de la manifestation physique; nous ne pouvons nous élever « au-dessus de lui » qu'en apprenant à l'utiliser. Un seul homme a-t-il accompli la pleine réalisation de soi-même en répudiant sa masculinité physique? Je ne le suppose pas. Maintes femmes se sont pleinement réalisées en utilisant leur « féminité » physique, se rendant compte qu'aucuns droits « extérieurs » ne pourraient leur donner ce à quoi elles aspiraient et qu'elles avaient trouvé au dedans d'elles-mêmes par l'emploi de la force dualiste qui est à leur disposition. Je ne fais pas allusion ici à la fonction de la femme en tant que mère dans l'espèce; quoique inévitable, c'est seulement au cours du trajet qu'elle accomplira à la poursuite de son Individualité qu'elle en prendra conscience. Je m'efforce plutôt de montrer la folie qui consiste à vouloir contrarier une loi fondamentale comme l'espèce elle-même. La gloire de l'Individualité est réservée à ceux qui sont libérés de la peur, qui ne nient pas les faits et qui ne se déçoivent pas eux-mêmes en utilisant comme positif un courant négatif. Il existe des dégénérés, des monstres, qui n'appartiennent plus à l'espèce, et tout être féminin qui essaye d'utiliser son corps positivement, pervertit sa nature positive intérieure et ne lui fournit aucune occasion de se manifester.

L'Individu peut user de son corps comme « Il »

lui plaît lorsque les deux forces opposées peuvent s'y donner naturellement cours. Si le corps d'une femme ou d'un homme ne joue plus que le rôle de serviteur, alors la Pensée, l'Individu, entre en jeu, et nous nous trouvons en présence d'une femme supérieure ou d'un homme supérieur, non point d'un être neutre qui ne veut être ni homme ni femme. Dans de pareils cas, cette femme supérieure ou cet homme supérieur se préoccupe uniquement de se réaliser Soi-même, ne considérant ses fonctions que comme de simples outils. Chacun se met en quête de Ses désirs, propres à sa nature, autrement dit des aspirations individuelles intérieures propres à tout homme et à toute femme.



Miss Marsden écrit : « La femme comme telle n'a aucune réalité. » Est-ce là le point de vue bouddhiste que rien de ce qui existe temporellement n'est réel ? Mais la connaissance individuelle et consciente de la réalité ne peut s'obtenir qu'au moyen des choses temporelles, sinon pourquoi le monde ? Et la connaissance consciente et personnelle de notre propre Individualité ne peut s'obtenir que grâce à des corps tangibles masculins ou féminins.

W. Winnifred LEISENRING

(Traduction de E. Armand)

Voici la vraie philosophie, — et un enfant peut la retenir :

Frayer son chemin du mieux qu'il est possible — sans empiéter sur le terrain d'autrui. Sourire, jouer, chanter et se tenir prêt à faire face à tous les assauts des circonstances.

Sakadichi Hartmann

A ne rien faire.

Je sais bien que je n'en mourrai pas,
que ce sont quelques très courtes journées à passer,
que c'est un repos dont j'avais somme toute fort besoin;
n'importe, je souffre au fond de mon lit, à ne rien faire,

A ne rien faire, — condamné à ne rien faire d'agréable ou de déplaisant, d'utile ou de nuisible,
à ne pas travailler de mes mains ou de mon cerveau,
à ne pas marcher de long en large à la suite d'une pensée ou à la poursuite d'un rêve dont les développements m'entraînent vers des vertiges,
pas même à parcourir d'un pas assourdi les rues mor-
nes d'une des petites cités silencieuses des environs,
pas même à heurter quelque passant languissant sur un trottoir encombré de Paris,
pas même à voir défiler, comme des éclaireurs, les bornes hectométriques de la route, ou gluante ou poussièreuse,
sans que je puisse remédier au retard qui monte, monte, monte comme une marée.

Je compte les jours sur mes doigts;
encore quatre jours, encore trois jours, encore deux
demain matin;
mes nerfs dominant, mes membres se crispent;
je m'impatiente le jour et la nuit presque autant;
le retard grossit, s'enfle, impitoyable;
et point de réaction à tenter, sinon en risquant d'aggraver ou de prolonger l'état des choses.

Ah! ces jours de nullité et d'impotence,
ce n'est pas vingt-quatre heures qu'ils comptent, mais un siècle;
mais voici que s'approche la fin de mon supplice;
et, je ne sais pourquoi, je me prends à imaginer la férocité d'un enfer qui condamnerait ses réprouvés à se consumer à jamais dans l'oisiveté et la paresse — qui condamnerait ses damnés pour l'éternité à ne rien faire.

E. ARMAND

Mère l'Huître.

Mère l'Huître se tenait fermement fixée à l'endroit où

elle avait résidé jusqu'ici. Rien ne l'avait jamais fait mouvoir et par elle-même elle ne possédait aucun moyen de locomotion. Elle éprouvait cependant, autant qu'elle pouvait l'éprouver, une satisfaction ineffable, transcendante.

Elle sentait palpiter en elle les forces de l'univers. Elle vivait et elle transmettait la vie. Il lui était impossible, il est vrai, de voir, d'entendre, de goûter, de flairer, mais elle pouvait sentir, lorsque quelque chose la touchait. Elle était incapable de parler, de ramper, de marcher, de courir, de sauter, de grimper ou de voler, de flotter, de nager ou de plonger; même de frétiller dans la vase comme certains de ses congénères.

Malgré tout cela, elle pouvait engendrer et elle engendrait effectivement trois millions d'œufs.

Elle avait accompli sa raison d'être, son rôle maternel. Huître, elle avait donné naissance à d'autres huîtres.

« Mais, remarqua un crabe malin, capable, lui, de se mouvoir, quoiqu'un peu gauchement, quel bien cela peut-il faire, à vous ou à eux? ils ne vivront pas, vos trois milliards de descendants: des êtres viendront qui les dévoreront jusqu'au dernier. Qu'un seul vive et vous auriez accompli voire devoir.

— J'ai accompli mon devoir, certes, rétorqua Mère l'Huître. Peu m'importe ce qui advient ensuite. J'ai fait ce que je devais faire, j'ai pondu des œufs. Trois millions! Je suis une Mère. »

Et elle demeura une huître heureuse.

Mère Sphex était très affairée. Rien de l'huître entre parenthèses. Alerta, adroite, d'une activité sans rivale, elle était sollicitée par de multiples occupations et elle exécutait d'étonnants travaux. Elle creusait un trou en terre, un petit trou, net, profond, dont elle bordait le fond d'œufs menus, fins, nombreux. Elle s'emparait d'une chenille d'une espèce particulière, grasse et bien portante; puis elle la piquait à un certain endroit, avec une sûreté d'aiguillon stupéfiante, si bien qu'elle ne mourait pas mais restait pa-

ralysée. Elle recouvrait le tout de terre : le trou, les jolis œufs, la chenille en léthargie, et s'en allait, dansant, voltigeant, virevoltant, pleine d'orgueil et de contentement. Elle avait rempli sa fonction, elle avait procréé. Sphex, elle avait donné le jour à d'autres Sphex.

« Mais, fit observer une bienveillante abeille, — autorité en fait d'alimentation infantile, quoiqu'elle-même ne soit pas une mère — quel bien en résultera-t-il pour vous et votre progéniture ? Regardez cet oiseau qui vient de découvrir la cachette et de gober la chenille ; vos petites larves mourront toutes de faim.

Son observation ne parvint pas à troubler la sérénité de Mère Sphex.

— Peu m'importe ce qui peut se produire une fois le trou comblé et clos. J'ai accompli mon devoir ; j'ai creusé le trou, j'ai pondu les œufs, j'ai capturé la chenille, je l'ai paralysée et préparée pour que mes enfants s'en nourrissent. C'était là ma raison d'être ; j'ai obéi à la loi naturelle, je suis une Mère. »

Et elle resta un frivole insecte, comme devant.

Mère Brebis était très agitée, car le temps d'agneler était venu. Elle mit heurcusement au monde un agneau. Elle l'avait reconnu et avait résolu de le nourrir ; il chancelait sur ses hautes pattes grêles, sa petite queue frétillait, il donnait à sa maman force coups de tête et s'abreuvait de son lait. Elle se sentait très heureuse : son enfant était manifestement supérieur à tous les autres agneaux, et c'était elle qui avait produit cette merveille. Elle avait rempli son rôle, elle était mère. Brebis, elle avait engendré un être de son espèce.

« Mais, dit un putois sceptique, quel bien en retirerez-vous, vous ou lui ? Tout à l'heure on va lui couper sa petite queue, ensuite on tondra sa toison bouclée, en fin de compte on l'égorgera.

— Peu m'importe, riposta mère Brebis, j'ai fait mon devoir. Ma tâche est accomplie, j'ai satisfait à la loi naturelle, j'ai engendré un agneau, une créature vivante, que j'ai nourri de mon propre corps, un miracle de la nature ; je suis une Mère. » — Et elle resta une brebis satisfaite.

La charmante créature gisait dans son lit « pâle, mais fière ; épuisée, mais heureuse » comme on l'écrit si souvent dans les romans. Elle avait conquis un Mari, fondé un Foyer, mis au monde un Enfant ; avec son humaine intelligence, elle considérait ce dernier, elle pensait à ses premières années et à tout ce qu'elle avait encore à faire pour lui. Son cœur en bondissait de joie et de reconnaissance. Grâce à son intelligence, elle apercevait et vénérât l'enchaînement majestueux des forces vitales qui avaient abouti à cet acte défini. Satisfaisant aux conditions sociales, civiles et domestiques, elle avait eu sa raison d'être puisqu'elle était mère. Créature humaine, elle avait enfanté une créature semblable.

« Mais, observa une tante audacieuse, qui possédait son diplôme de gardienne d'enfants, son brevet d'institutrice et avait étudié la sociologie, quel bien en retirerez-vous l'un ou l'autre ? Quantité de femmes ont fait de même en Afrique, en Chine, aux Indes, milliers après milliers d'années sans qu'il en résulte aucun progrès. Reproduire le type ne veut pas dire nécessairement l'améliorer. Mettre au monde davantage d'êtres ne les rend pas plus sûrs, plus forts, plus sages ni plus heureux. Votre enfant grandira parmi des déserts d'ignorance, des forêts de préjugés, entouré de dangers et de tentations de toute espèce : il peut être pauvre, maladif, vicieux ; il peut souffrir abominablement. Il peut considérer la vie comme un fardeau et un chaos. Il peut être riche, et réussir, et opprimer autrui. Il peut être un génie sans occasions, un acteur sans théâtre.

Réveille-toi, ma nièce, et considère tout ce dont les hommes ont besoin en plus de naître et de grandir. Pense au monde où tes enfants devront vivre. Réfléchis aux maladies auxquelles nous succombons sans nécessité, aux vices dont nous souffrons inutilement, à la pauvreté qui nous dégrade tous, aux richesses qui nous corrompent tous, à la manière prodigue, insensée, détestable dont nous vivons tous. Lève-toi, et accomplis quelque chose pour tes enfants et aussi pour les enfants des autres, après qu'ils auront grandi. Fais un effort pour rendre la vie meilleure.

— Peu m'importe, fit la charmante créature, ma tâche

est bien remplie. J'ai une layette, un berceau et un bébé, j'ai obéi aux lois de la nature ; avec de l'amour, des soins, de la patience, religieusement, légalement et comme il convient, j'ai engendré. Avec de la santé, si possible, avec des vêtements propres et de bonnes manières en tous cas, j'élèverai mon enfant. Je suis une Mère. »

Et elle demeura une mère, et les poètes firent des vers en son honneur.

Mais la tante audacieuse dit : « Ce n'est qu'une huitre. »

Charlotte Perkins GILMAN

La Révolte des Déguenillés.

Nous qui n'avons pour nous vêtir que des haillons, mettons-nous en grève. Et dans toute la puissance de notre nudité faisons face à la classe des maîtres voleurs.

Ne prétendent-ils pas que l'homme est fait à l'image de son Dieu ? Nous nous refusons désormais à profaner l'image de leur Dieu.

Nous ne voulons plus souiller nos membres — ces membres merveilleux et superbes — en les couvrant de loques fétides et sales.

Est-il une bête, si fauve qu'elle soit, un reptile, un ver, si bas soit-il dans l'échelle des êtres, qui ne mépriseraient pas les guenilles dont les « rois de la création » déshonorent leur corps ?

Ne vous scandalisez pas de notre nudité forcée, ô maîtres qui refusez de vêtir vos esclaves. Ne volez-vous pas la laine que nous avons tondue, les étoffes que nous avons tissées, les vêtements que nous avons confectionnés ? Vous nous avez dépouillés, contemplez-nous nus maintenant.

Debout, et débarrassons nos corps de la répugnante livrée qui nous désigne comme des valets. En masse réunissons-nous, et par tous les pores de notre corps libéré, revendiquons notre droit à la vie, à la liberté, à la joie.

Adolf WOLFF

Le Portrait de Dorian Gray.

II

Comme nous l'avons déjà souligné précédemment, l'action matérielle sert simplement d'assise mobile. Cepen-

dant, elle se développe sous un jour l'idéalisant tellement, lui donnant un aspect si inattendu qu'on s'attache à ses transformations propres. De plus, chaque intrigue se manifeste dans un cadre évoqué avec un talent inimitable et le souci invisible de traduire les impressions supérieures. Seuls, les sujets d'étonnement et de surprise sont soigneusement sélectionnés, choisis, cela sans altérer l'effet général du tableau. Seules, les scènes capables d'exercer une séduction prolongée et intense sont finement esquissées dans le but de dévoiler leur horizon poétique caché. Wilde évite pieusement de noter le trait banal, " universel ", où le bas caractère susceptible d'émerveiller les " pharisiens qui s'ignorent ". Non seulement il néglige toute exposition grossière avec la superbe intolérance de l'artiste, mais son dédain cultivé des trivialités mal reconnues le pousse à la recherche fiévreuse du détail rare, précieux, lequel indiffère les médiocres. Son don de voyant délicat le conduit à décrire les choses extérieures, sinon dans leur " moyen " éclat directement visible et immédiatement compréhensible, du moins dans leur vie singulière, à l'instant préféré où leurs rapports " exceptionnellement suggestifs " avec les autres choses, rendent leur physionomie plus attrayante. L'imitation, la moindre contrefaçon épouvantent cet auteur. Les objets et les personnes ont pour lui un langage qu'ils n'ont point pour " tous ". Wilde les " voit " à travers son imagination merveilleuse, fertile, et — quoique dépouillées de science scolaire, pédagogiques — ses interprétations magnifiques, fulgurantes, s'imposent non pas lourdement, par la preuve réaliste, la démonstration sèche, la décomposition squelettique, mais avec cette grâce vraie qui conquiert irrésistiblement. Le raisonnement plat, " nu ", ne contente aucunement son cerveau d'esthète. Dans le creuset de sa subconscience versatile où se combinent et s'amalgament ses idées tourbillonnantes, il leur fait subir une préparation

savoureuse jusqu'à ce qu'elles se présentent sous une forme vaporeuse, ondoyante, presque fluide. En voici un exemple :

« Il jouait avec l'idée, la lançait, la transformait, la laissait échapper pour la rattraper au vol ; il l'irisait de son imagination, l'ailant de paradoxes. L'éloge de la folie s'éleva jusqu'à la philosophie, une philosophie rajeunie, empruntant la folle musique du plaisir, vêtue de fantaisie, la robe tachée de vin et enguirlandée de lierres, dansant comme une bacchante par dessus les collines de la vie et se moquant du lourd Silène pour sa sobriété. »

Cependant, sa fantaisie étourdissante et invraisemblable semble naître spontanément, littérairement parlant. On dirait qu'elle jaillit pour jaillir, par excès de vie. L'effet et la cause sont si joliment confondus qu'il est aussi impossible d'en établir la fine relation que d'en expliquer l'adroite et talentueuse dérivation. Sa verve possède une telle richesse que sa force esthétique d'éblouissement achevé nous procure des troubles, des malaises voluptueux jamais répétés, toujours "adorablement nocifs", toujours "délicieusement vertigineux".

Son "écriture" souple, légère, facile, diverse, frissonnante, jette le désarroi dans l'âme, mais c'est un désarroi captivant qui nous subjugue autant qu'il nous révolte, qui nous plonge dans une sorte de morbidité supérieure, agréable et raffinée.

Son verbe coloré a une attirance fatale qui nous délivre des jougs conventionnels, immuables, nécessaires, avec les secrets terribles de l'intelligence ruineuse, amie du "circonstanciel", du "fortuit", du "provisoire", de la "tribulation". Il stimule, énerve, impatiente et engendre la réalisation passionnée, la création multiple, capricieuse, contradictoire, affolante, mais marquée au coin de la noblesse pâle et désenchantée. La puissance de son style est si remarquable qu'elle s'impose farouchement, tumultueusement, dans sa plénitude, aux esprits compréhensifs planant au-dessus des rivalités d'écoles et de cultes. Comme le torrent magnifique, expansif, brutal, poursuivant son trajet mouvementé sans s'inquiéter des barrages "archaïques", les vagues intempestives de sa pensée déferlent majes-

tueusement, décrivent leur volute élégante et frangée dans l'espace.

Le flot intarissable, bouillonnant de sa suave éloquence brise les digues tyranniques du devoir obsédant, serpente convulsivement à travers les plaines desséchées des religions émasculatrices, tombe en cascades rafraîchissantes sur les rocs durs, cassant des morales sombres.

Il poursuit son cours impétueux hors les voies publiques de l'assujettissement collectif, hors tout cercle théorique cocasse où s'étiolent les inféodés, le long des jalonnements ridicules et prescrits.

Hélas ! le champ-clos de la civilisation utilitaire, infesté de rationalisme ennuyeux, traditionnel, le cirque étroit, vieillot, usé, aux palissades vermoulues, aux tréteaux " populaires " sur lesquels s'agitent de naïfs pantins remplis de son et de candeur pastorale ; le théâtre chancelant traîné par des haridelles poussives, fourbues, aux maigreurs " anglicanes ", aux yeux vitreux, chassieux, sortant comiquement de leurs orbites ; tout ce romantisme faux, caduc, boursoufflé, Wilde le cède aux fades directrices des pensionnats de jeunes filles, aux littérateurs peureux, couards, écrivaillant des " chefs-d'œuvre roses " pour la satisfaction des vieux officiers retraités et pour celle des petites communiantes, qui, les paupières baissées, souffrent de quelque inassouvissement obscène.

III

Dans le *portrait de Dorian Gray*, il y a quatre personnages. Jusqu'à quel degré représentent-ils l'auteur, cela est resté le secret douloureux de Wilde. Quoiqu'il en soit, chacun d'eux synthétise largement, trop largement, une partie de ses états d'esprit probablement divisés à l'infini. Nous disons " divisés à l'infini " surtout pour repousser les tentatives maladroitement de classification arbitraire dont il peut être victime. Vouloir l'identifier, le situer, le cataloguer ou même le rattacher timidement à quelques génies, ce serait méconnaître l'originalité charmante, l'indépendance absolue et jalouse de ce dandy intégral, parfait.

Son maniérisme intéressant, féerique, pittoresque, l'isole

si définitivement, l'individualise d'une façon si compliquée que tout lui est digne d'être aimé comme un " unique ".

Un soir, à Alger, Wilde fit bien cette confidence à son ami André Gide, mais, pas plus que ce dernier, le critique averti n'aura la faiblesse de croire aux détachements qu'il affectait pour ses œuvres.

« — Oh ! mais, avoua Oscar à André, mes pièces ne sont pas du tout bonnes ; et je n'y tiens pas du tout... Mais si vous saviez comme elles amusent !... Presque chacune est le résultat d'un pari. *Dorian Gray* aussi ; je l'ai écrit en quelques jours, parce qu'un de mes amis prétendait que je ne pourrais jamais écrire un roman. Cela m'ennuie tellement, d'écrire ! »

Puis il ajouta : « Voulez-vous savoir le grand drame de ma vie ? C'est que j'ai mis mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres » (1).

Ah ! il s'est blotti également dans le chaste cœur de Sybil Vane. Cette fillette éperdue à l'amour sérieusement chevaleresque n'est autre que lui-même. Dans son accès de tendresse ultime, elle symbolise le sentiment refoulé, la foi dispersée, l'idolâtrie perdue de Wilde. La divine exaspération de cette enfant anime son corps lascif ; chacune de ses inflexions fait songer aux fleurs sveltes, fragiles, riantes dont les pétales frêles mouillées par la rosée tremblant sous la brève caresse des zéphirs étourdis. Ainsi, derrière le fantôme gracile, le penseur détend son ascétisme. Au milieu du désert brûlant, illimité ; au sein de l'immensité d'une sévérité implacable, le refuge discret projette son ombre bienfaisante, l'oasis aimable, accueillante l'invite à se reposer simplement. Oui, Sybil Vane d'abord épanouie, délirante, extatique, puis tordue de désespoir, éplorée, suppliante, c'est Wilde dégagé de son lyrisme étudié, affranchi pour quelques courts instants de son irréalisme fascinant et dominateur. Par la bouche convulsée de cette martyre sans palme, son âme ravagée, désolée, affligée, profère des cris qui rachètent par leur sincérité spontanée ses boutades d'un cynisme parfois malencontreux.

(1) *Oscar Wilde*, par André Gide, pages 31-32.

Plus tard, ce " Démoralisateur acharné " ne prononça-t-il point cette phrase : « N'est-ce pas, d'abord j'aimais beaucoup M^{me} Bovary ; mais Flaubert n'a pas voulu de pitié dans son œuvre, et c'est pourquoi elle a l'air petite et fermée ; la pitié, c'est le côté par où est ouverte une œuvre, par où elle paraît infinie... » (1).

Robert DELON

[*A suivre.*]

Ballade pluvieuse.

LA nuit des hivers s'est enfuie
Devant le printemps clair et doux,
Mais dans la campagne fleurie
Hurlent sans fin les autans fous.
Leur inexorable courroux
Effeuille la rose pâlie,
Et le ciel chagrin pleure en nous
Le romancero de la pluie.

Du miséreux vivant sa vie
Loin des méchants et des jaloux,
Par l'effort du vent démolie,
La cabane est ouverte aux loups.
Hostile aux divins rendez-vous
D'amour, jeunesse et poésie,
La forêt sanglote aux hiboux
Le romancero de la pluie.

Un regain de mélancolie
Pénètre les humains remous,
Et les pensers couleur de suie
Vont reflleurir dans les cœurs mous.
Dans un torrent de pleurs dissous,
Déjà sont bus . . . jusqu'à la lie,
Tristesse, ennuis, rancœurs, dégoûts :
Le romancero de la pluie.

ENVOI

Martyrs aux doigts percés de clous,
Depuis toujours à l'agonie,
Puisse aujourd'hui finir pour vous
Le romancero de la pluie.

Eug. BIZEAU

(1) Oscar Wilde, *In Memoriam*, par André Gide, page 39.